



## L'altérité amérindienne: compte rendu de lecture

Brigitte Thiérion<sup>1</sup>

*Submetido em 15 de outubro e  
aprovado em 5 de novembro de  
2015.*

OLIVIERI-GODET, Rita. *L'altérité amérindienne dans la fiction contemporaine des Amériques : Brésil, Argentine, Québec*. Laval : Presses Université de Laval (PUL)/Institut Universitaire de France (IUF), 2015. 248 p.

L'ouvrage intitulé *L'altérité amérindienne dans la fiction contemporaine des Amériques : Brésil, Argentine, Québec* (2015) paru aux éditions PUL (Université de Laval, Québec) adopte une perspective transversale et pluridisciplinaire pour analyser les modalités de la figuration de l'altérité amérindienne dans la littérature contemporaine. Rita Olivieri-Godet apporte une contribution importante dans le champ de recherche peu exploré de la figuration de l'Amérindien dans la littérature contemporaine. Le choix d'une perspective interaméricaine constitue une approche décloisonnée qui participe à la construction des représentations des Amériques. L'approche comparatiste s'avère particulièrement fertile pour construire une vision ample et nourrie de l'écriture de l'imaginaire américain, tel que l'explore la Collection Americana.

L'auteur met en évidence la perception critique de l'histoire qui sous-tend les récits analysés et

l'importance d'une réflexion sur la figuration de l'Altérité dans un processus de refondation des nations autour de valeurs démocratiques et humanistes valorisant la construction d'échanges interculturels.

Mettant à profit les approches théoriques relevant de plusieurs champs disciplinaires tels que l'histoire, la sociologie, la philosophie, l'anthropologie, Rita Olivieri-Godet propose une analyse rigoureuse et éclairante de la perception de l'altérité et des processus d'écriture des représentations de l'Amérindien. Elle démontre la pertinence d'une méthode d'analyse qui, avec les travaux de Bakhtine, fait émerger la dimension dialogique de l'espace narratif, et réinvestit la littérature de sa fonction de témoignage et d'engagement.

Constatant la place marginale de l'Amérindien dans les sociétés contemporaines, et observant que la notion d'altérité reste accolée à sa figuration, elle en analyse les composantes à partir de différentes

textualités produites dans la contemporanéité et des procédés mis en œuvre, afin d'en dégager les idéologies sous-jacentes. Son analyse met ainsi en évidence la portée politique d'une figuration littéraire qui tente, avec ses propres armes, de faire évoluer les mentalités et d'encourager de nouvelles pratiques publiques. La période choisie est comprise entre 1980 et 2009. Comme le rappelle Christian Gros, 1980 correspond à une mutation opérée à partir de la nationalisation de l'Indien (GROS *apud* OLIVIERI-GODET, 2015, p. 50). Les nations, engagées jusqu'alors dans le processus de construction national homogène et métisse, évoluent vers un projet d'ethnisation impliquant une redistribution du pouvoir et l'acquisition de la citoyenneté, projet compromis par la marginalisation socio-économique des populations amérindiennes.

Les fictions choisies s'inscrivent dans la mouvance de la postmodernité et s'interrogent

sur les mécanismes ayant conduit à la construction de représentations discriminantes. La réécriture de l'histoire coloniale permet de comprendre les origines d'un rejet historique et de faire évoluer la nature du regard porté sur ces peuples et leurs cultures.

Seuls deux des auteurs choisis, appartenant à la littérature québécoise, revendiquent une descendance ou une appartenance amérindienne, ce qui incite à s'interroger sur les lieux de prise de parole dans une analyse des relations entre centre et périphérie. La confrontation de regards, amérindiens et non amérindiens, montre des situations contrastées à travers le Continent et une diversité d'approche. Ainsi que le souligne Rita Olivieri-Godet, il s'agit de montrer comment est décrite la rencontre toujours renouvelée avec l'altérité, née du contact avec l'Amérindien dans la contemporanéité.

Après un large panorama des contextes, littéraire et

historique, construisant la figuration de l'Amérindien comme instance d'altérité dans les trois aires géographiques définies (Argentine, Brésil, Québec), son choix s'est porté sur un ensemble composé de onze récits. Si l'analyse de cinq romans brésiliens révèle sa qualité de brésilianiste, elle explore, à parts égales, les imaginaires québécois et argentin, tout en ouvrant de multiples pistes de lectures complémentaires.

Ses choix mettent en évidence la récurrence de la thématique identitaire, dans une dimension individuelle et collective, en lien étroit avec la construction de la nation dans les différents espaces. Faisant une légère entorse au cadre historique fixé, elle englobe dans son corpus l'œuvre de l'anthropologue Darcy Ribeiro : *Maira*, écrite en 1976. Il s'agit là d'une œuvre déterminante qui fait le constat d'une voie sans issue car, si elle décrit le malaise engendré par la société occidentale, elle déconstruit par ailleurs l'image idéale d'un retour à la nature par

le biais de la vie tribale et oppose un terme brutal à la construction utopique d'un monde métissé. Le scénario tragique du roman exprime le désarroi de l'anthropologue brésilien, exilé en raison du contexte politique autoritaire qui domine le Brésil dans les années 1970-1980 ; il nous alerte sur le danger extrême d'une confrontation brutale à la modernité qui met en péril le devenir des populations amérindiennes. Si leur survie était véritablement en jeu à cette époque, dans une société reproduisant un modèle de représentation dualiste opposant tradition occidentale et indianité – en dépit du Mouvement Anthropophage apparu dans les années 1920 –, l'étude de Rita Olivieri-Godet montre un déplacement de la problématique au cours du temps. Il ne s'agirait plus aujourd'hui pour les Amérindiens d'adopter ou de rejeter leur amérindianité, mais plutôt de relever le défi d'une adaptation à la modernité, grâce à la construction de nouvelles relations

interculturelles susceptibles de créer une complémentarité positive qui réintègre l'individu dans sa fierté. Peut-être est-ce là le sens du message contenu dans les univers narratifs des auteurs québécois d'origine amérindienne, Bernard Assiniwi et Robert Lalonde.

Rita Olivieri-Godet démontre la validité du concept développé par Eduardo Viveiros de Castro qui postule « la nature indispensable des autres, ou l'impossibilité de penser un monde sans Autrui » (CASTRO *apud* OLIVIERI-GODET, 2015, p. 3). Elle distingue deux types de fictions: l'une, située dans une temporalité postcoloniale figure un espace national scindé où l'Amérindien, représenté comme différent par rapport au groupe occidental dominant, devient peu à peu l'« Étranger du dedans » ; l'autre, située dans une temporalité coloniale incorpore la dialectique entre le Vieux et le Nouveau Monde.

Bien que l'histoire des peuples amérindiens s'inscrive dans le sillage de l'histoire de la

conquête à travers tout le Continent, la colonisation argentine en fournit un exemple radical. Les univers narratifs de Juan José Saer et Néstor Ponce retracent des étapes marquantes d'un génocide décrété comme une priorité nationale. Avec les ressources de leur imaginaire, les deux auteurs comblent les lacunes d'une histoire oubliée pour faire l'Histoire, et lutter contre cette impossibilité à « vivre sans l'Autre ». Dans ces récits, la fictionnalisation de l'écriture interroge la réalité du réel et le rapport de l'homme au monde en intégrant la perspective des vaincus à travers leur imaginaire et leur mythologie. Elle représente aussi, chez Juan José Saer, la possibilité d'une perpétuelle renaissance opposée au pragmatisme. Rita Olivieri-Godet note la récurrence du thème de l'errance dans des fictions qui constituent également des écritures de l'espace américain, ce qui l'incite à entériner la thèse de « l'existence d'un scénario mythique américain » (OLIVIERI-

GODET, 2015, p. 55).

Le chapitre intitulé « La poétique de l'altérité et la représentation de l'Amérindien » met en perspective trois romans de Juan José Saer, Bernardo Carvalho et Gérard Bouchard. Dans *El Entenado* (1982), Juan José Saer se livre à un travail d'archéologie imaginaire pour recomposer les traits des Colastiné, une nation disparue, bien qu'elle demeure omniprésente dans l'imaginaire national au point, dit la critique, de « hanter la mémoire de notre temps » (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 57). Le constat de cette absence investit, selon elle, la littérature de son pouvoir de nomination. La perception de l'altérité est également inscrite au cœur de l'œuvre du brésilien Bernardo Carvalho dans *Nove Noites* (2002). Le récit élabore un processus d'emboîtement complexe, mêlant divers points de vue – fictionnels et autobiographiques –, pour élucider le mystère entourant le suicide du jeune anthropologue américain,

Bell Quain, en pleine forêt vierge en 1939. Il s'interroge sur la validité de l'approche anthropologique dans les années 1930 et 1960 ainsi que sur la notion d'altérité. Qui est cet Autre : l'Amérindien, perçu comme incompréhensible et décadent par l'anthropologue ; l'anthropologue qui se mutile et met fin à ses jours sans laisser d'explication? Enfin, l'œuvre du québécois Gérard Bouchard, *Mistouk* (2002), convie à un parcours inverse en revenant sur l'histoire coloniale du Saguenay. Il figure la rencontre de Méo, un Blanc qui va s' « ensauvager », et de Moïse, un Amérindien qui s'est affranchi du joug européen. La découverte du territoire du Grand Nord permettra à Moïse d'initier son ami. Cependant, l'issue tragique « exprime l'échec de la construction d'une société ouverte et plurielle » (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 75). La naissance du fils métis de Méo, dans la dernière scène, ouvre une perspective de métissage qui rappelle le postulat romantique brésilien. Face à l'invisibilité et

à la disparition de l'Amérindien, elle apparaît ici comme la seule possibilité de survie.

Les études des romans de Darcy Ribeiro (*Maira*, 1976) et Bernard Assiniwi (*La Saga des Béothuks*, 1996) fournissent, dans un nouveau chapitre, des exemples féconds du dialogue critique instauré par la littérature avec l'anthropologie, grâce au témoignage de deux anthropologues qui fictionnalisent leur propre objet d'étude. Dans une textualité hybride, composée de plusieurs voix, ils font émerger la difficulté réciproque à faire face à la complexité d'un contact débouchant sur la déterritorialisation et la déshistoricisation des peuples amérindiens. Qu'il s'agisse d'une composition fictionnelle, comme le peuple Mairum (Ribeiro) ou d'une réécriture de l'histoire, comme le génocide subi aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles par les Béothuks (Assiniwi), dans les deux cas, ces fictions en partie autobiographiques transforment leurs auteurs en

héritiers et en dépositaires de la mémoire de ces peuples.

*Le dernier été des Indiens* (1983) et *Sept Lacs plus au Nord* (1993) de l'écrivain québécois d'origine Cri Robert Lalonde, analysés dans le chapitre suivant, mettent en scène la rencontre de Michel, un adolescent et de Kanak, puis leurs retrouvailles trente ans plus tard. L'attrait de l'Autre débouche ici sur une relation amoureuse ; elle déplace la question de l'Altérité, jusqu'ici centrée sur la notion d'ethnicité, vers la question du genre et de l'homosexualité. Le récit ouvre ainsi un espace de liberté dans une société rigide, hostile à la communauté amérindienne. La représentation dichotomique – monde sauvage/monde civilisé –, valorise le corps et la figure de l'Amérindien, en totale harmonie avec la terre. Ce roman, sur fond de « Révolution tranquille » pourrait, selon la critique, signifier la volonté d'un changement (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 100). À la dimension

intersubjective, s'ajoute la quête identitaire de Michel cristallisée autour du rejet de la culture occidentale et de la revendication de ses racines métisses. Le second volume, qui situe l'action après la Crise d'Oka (1990), introduit une thématique nouvelle liée aux préoccupations environnementales. Autour de la rencontre amoureuse, ces romans développent une vision utopique de métissage culturel qui forme le contrepoint de la situation de précarité et de décadence vécue par l'Amérindien dépossédé de son territoire et refoulé toujours plus loin. Rita Olivieri-Godet souligne l'originalité d'une posture qui débarrasse la figure de l'Indien de l'imaginaire de la disparition et l'inscrit dans la contemporanéité (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 110).

Le chapitre intitulé « La poétique de l'altérité et la représentation de l'Amérindien » met en perspective trois romans de Juan José Saer, Bernardo Carvalho et Gérard Bouchard. Dans *El Entenado* (1982), Juan José Saer

se livre à un travail d'archéologie imaginaire pour recomposer les traits des Colastiné, une nation disparue, bien qu'elle demeure omniprésente dans l'imaginaire national au point, dit la critique, de « hanter la mémoire de notre temps » (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 57). Le constat de cette absence investit, selon elle, la littérature de son pouvoir de nomination. La perception de l'altérité est également inscrite au cœur de l'œuvre du brésilien Bernardo Carvalho dans *Nove Noites* (2002). Le récit élabore un processus d'emboîtement complexe, mêlant divers points de vue – fictionnels et autobiographiques –, pour élucider le mystère entourant le suicide du jeune anthropologue américain, Bell Quain, en pleine forêt vierge en 1939. Il s'interroge sur la validité de l'approche anthropologique dans les années 1930 et 1960 ainsi que sur la notion d'altérité. Qui est cet Autre : l'Amérindien, perçu comme incompréhensible et décadent par l'anthropologue ; l'anthropologue

qui se mutile et met fin à ses jours sans laisser d'explication? Enfin, l'œuvre du québécois Gérard Bouchard, *Mistouk* (2002), convie à un parcours inverse en revenant sur l'histoire coloniale du Saguenay. Il figure la rencontre de Méo, un Blanc qui va s'« ensauvager », et de Moïse, un Amérindien qui s'est affranchi du joug européen. La découverte du territoire du Grand Nord permettra à Moïse d'initier son ami. Cependant, l'issue tragique « exprime l'échec de la construction d'une société ouverte et plurielle » (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 75). La naissance du fils métis de Méo, dans la dernière scène, ouvre une perspective de métissage qui rappelle le postulat romantique brésilien. Face à l'invisibilité et à la disparition de l'Amérindien, elle apparaît ici comme la seule possibilité de survie.

Les études des romans de Darcy Ribeiro (*Maira*, 1976) et Bernard Assiniwi (*La Saga des Béothuks*, 1996) fournissent, dans un nouveau chapitre, des

exemples féconds du dialogue critique instauré par la littérature avec l'anthropologie, grâce au témoignage de deux anthropologues qui fictionnalisent leur propre objet d'étude. Dans une textualité hybride, composée de plusieurs voix, ils font émerger la difficulté réciproque à faire face à la complexité d'un contact débouchant sur la déterritorialisation et la déshistoricisation des peuples amérindiens. Qu'il s'agisse d'une composition fictionnelle, comme le peuple Mairum (Ribeiro) ou d'une réécriture de l'histoire, comme le génocide subi aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles par les Béothuks (Assiniwi), dans les deux cas, ces fictions en partie autobiographiques transforment leurs auteurs en héritiers et en dépositaires de la mémoire de ces peuples.

*Le dernier été des Indiens* (1983) et *Sept Lacs plus au Nord* (1993) de l'écrivain québécois d'origine Cri Robert Lalonde, analysés dans le chapitre suivant, mettent en scène la rencontre de

Michel, un adolescent et de Kanak, puis leurs retrouvailles trente ans plus tard. L'attrait de l'Autre débouche ici sur une relation amoureuse ; elle déplace la question de l'Altérité, jusqu'ici centrée sur la notion d'ethnicité, vers la question du genre et de l'homosexualité. Le récit ouvre ainsi un espace de liberté dans une société rigide, hostile à la communauté amérindienne. La représentation dichotomique – monde sauvage/ monde civilisé –, valorise le corps et la figure de l'Amérindien, en totale harmonie avec la terre. Ce roman, sur fond de « Révolution tranquille » pourrait, selon la critique, signifier la volonté d'un changement (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 100). À la dimension intersubjective, s'ajoute la quête identitaire de Michel cristallisée autour du rejet de la culture occidentale et de la revendication de ses racines métisses. Le second volume, qui situe l'action après la Crise d'Oka (1990), introduit une thématique nouvelle liée aux

préoccupations environnementales. Autour de la rencontre amoureuse, ces romans développent une vision utopique de métissage culturel qui forme le contrepoint de la situation de précarité et de décadence vécue par l'Amérindien dépossédé de son territoire et refoulé toujours plus loin. Rita Olivieri-Godet souligne l'originalité d'une posture qui débarrasse la figure de l'Indien de l'imaginaire de la disparition et l'inscrit dans la contemporanéité (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 110).

Le chapitre consacré à la fiction de frontière et à la figure de la captive présente deux récits innovants qui revisitent parodiquement un genre très florissant dans la littérature argentine au XIX<sup>ème</sup> siècle. Dans la nouvelle *El placer de la Cautiva* (2002), Leopoldo Brizuela part d'un fait réel – l'enlèvement d'une jeune orpheline par des Indiens dans la Pampa –, et organise une rencontre imaginaire avec le cacique Manuel Namuncurá. Toutefois, renversant les clichés traditionnels attachés

à l'imaginaire du XIX<sup>ème</sup> siècle, il prend le contre-pied des codes sociaux en se focalisant sur l'émergence du désir chez la jeune femme. Au cours d'une longue course-poursuite, elle opère la conquête de l'Autre, en même temps qu'elle s'éveille au désir et découvre sa féminité. La fiction s'attache à créer un jeu de regards, d'imitation et d'échanges qui efface la frontière dans son acception de limite au profit d'un espace relationnel favorisant la compréhension de la diversité, la mise en place d'une forme d'apprentissage destiné à combler l'absence totale de traces des Amérindiens, pour en faire des « passeurs de culture » (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 124). Ainsi, bien que l'issue démontre les limites de l'expérience de l'Autre, « le point aveugle de la différence », selon Lévi-Strauss (LÉVI-STRAUSS *apud* OLIVIERI-GODET, 2015, p. 127), le traitement métaphorique explore les diverses acceptions de la notion de frontière. Dans *Ema la Cautiva* (1981), César Aira propose

une réflexion sur la limite entre réel et imaginaire en établissant des liens destinés à faire émerger les écarts. Le détournement, la subversion, le fantastique, en inversant les représentations communes, révèlent la part d'étrangeté et d'arbitraire construisant l'imaginaire sur l'Autre. L'expérience d'Ema, capturée et tyrannisée par les officiers blancs, puis vivant une semi-liberté parmi les Indiens, remet en cause la perception classique du barbare et du civilisé. La conquête de sa liberté et de sa sexualité, faisant écho au traitement observé chez Brizuela, transgresse les codes sociaux. Aira utilise des ressources oniriques pour traduire le désir d'aventure et de plaisir. La critique souligne l'aura poétique d'un texte qui mêle avec humour, tradition amérindienne et contemporanéité occidentale, pour questionner la perception de l'altérité.

Le chapitre intitulé « La fiction de la nation entre rêves et cauchemars » est consacré au roman de Néstor Ponce : *Una vaca*

*ya pronto serás* (2006). L'auteur argentin inaugure une perspective nouvelle pour retracer la période de fondation de la Nation. Il délègue la parole à un prêtre salésien italien dont les cahiers auraient été retrouvés et réorganisés par le journaliste qui introduit le roman. Le prêtre y raconte sa relation avec Cipriano Lihuencurá, personnage inspiré de la vie de Ceferino Namuncurá, fils du leader de la Confédération indienne qui résista à la fameuse « Campagne du désert » (1879). Il forme le projet d'écrire dans la perspective de l'Autre, ce que la préface dénonce comme une impossibilité. Rita Olivieri-Godet attire notre attention sur cette conscience critique du projet scriptural chez l'auteur, car elle lui semble être l'unique réponse éthique possible face au défi de penser l'Autre. L'utilisation d'une pluralité de voix confronte deux visions antagoniques du monde. Conquête du territoire et de l'imaginaire évoluent en parallèle. Les interprétations diverses des

rêves et des visions de l'Indien, qui préfigurent le destin tragique de sa communauté, traduisent l'incommunicabilité entre les deux mondes, celui du prêtre, engagé dans un processus d'évangélisation, et celui du jeune Amérindien. Le langage met en scène la vision d'un territoire scindé, régi par un ordre totalitaire qui débouchera sur une guerre dont la violence démontre la barbarie de la « civilisation ». La mise en présence de forces inégales évoque des combats contemporains et réactive une mémoire de la dictature. La fin exprime, de manière inattendue et humoristique, la dimension utopique d'un message d'intégration et de cohabitation des identités hétérogènes au sein de la Nation.

Le chapitre « Histoire d'Indiens entre assimilation et résistance », retrace l'histoire des déplacements des Guarani au XIX<sup>ème</sup> siècle, à travers le roman de Murilo Carvalho, *O Rastro do Jaguar* (2009). Le récit réécrit l'histoire de résistance des Amérindiens

avec une visée historique et anthropologique. Le rapprochement des mythes de « La Terre sans mal » (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 168) et de la Terre Promise fait apparaître de manière significative l'histoire d'une même lutte originelle pour la terre. Le dialogue complexe entre les deux traditions s'articule à partir d'un regard sur l'histoire artistique, musicale et littéraire du XIX<sup>ème</sup> siècle au Brésil. Rita Olivieri-Godet souligne l'apport de cette figuration d'une histoire oubliée où l'Amérindien apparaît comme sujet historique et acteur de l'histoire, des guerres continentales et des luttes pour la terre. L'histoire est construite à partir des mémoires du narrateur. Comme chez Saer, cette dimension mémorielle permet la réécriture de l'histoire de la Nation. Le roman fait le récit d'un parcours qui converge vers les origines du héros – un Indien élevé en France –, en suivant la trace des migrations des peuples Guarani, spoliés de leur terre. Il explore la dimension spatiale dans la figure du voyageur

et sa transformation : nomade à l'origine, l'Indien est ensuite condamné à l'errance, à l'exclusion ou au sédentarisme forcé. Dans un renversement du rapport imposé par la société occidentale, Pierre, ayant redécouvert son identité, choisit de suivre ses frères et de devenir leur *leader*, en dépit de la perspective tragique qui se dessine. Rita Olivieri-Godet souligne l'un des intérêts du roman qui procède à la déconstruction de la perception dualiste héritée du romantisme qui considère les Botocudos comme des barbares, alors que les Guarani seraient plus facilement intégrables à la civilisation (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 183). Selon elle, la défaite des Indiens, n'exclut pas une dimension utopique, contenue dans les discours mythique et prophétique, qui attirent notre attention sur la période choisie, le tournant du siècle, et invitent à réfléchir à notre époque contemporaine. Elle rappelle d'ailleurs les propos de Pierre Ouellet pour lequel le grand défi

de l'humanité consiste à penser l'Autre et construire une culture de la cohabitation (OUELLET *apud* OLIVIERI-GODET, 2015, p. 184).

Le chapitre intitulé « Entre discours : littérature et histoire » est consacré à l'œuvre d'Antônio Torres, *Meu Querido Canibal* (2000). Le roman publié au moment de la célébration des 500 ans de la « Découverte du Brésil », acquiert une portée symbolique en revisitant l'histoire d'une rencontre et d'une confrontation toujours actuelles. Dans le contexte du tournant du siècle, la production littéraire s'est emparée du débat sur la Nation et sur la place accordée aux peuples amérindiens, dont le mécontentement a été ravivé par le mépris dont ils font l'objet comme « Étrangers du dedans ». Rita Olivieri-Godet met en avant la contribution de ce roman à la « construction de relations interculturelles équilibrées qui échappent à l'ethnocentrisme » à partir d'une réécriture de l'histoire (OLIVIERI-GODET, 2015, p.

188). L'auteur y revisite deux événements marquants survenus au XVI<sup>ème</sup> siècle : la Confédération des Tamoios et l'invasion de la Baie de Guanabara par les Français, et emprunte les traits de la légende à partir de l'héroïcisation délibérée du chef amérindien Cunhambebe. Elle souligne la portée subversive du message émanant de la mobilité d'un discours contestataire, fruit de l'addition de multiples voix et histoires qui mettent en doute le statut de nouveau « récit-maître » et relativisent la notion de vérité historique. Parodique, humoristique, le roman dialogue avec le modernisme pour déconstruire une historiographie qui a effacé la parole amérindienne. La dernière partie de l'ouvrage, qui effectue un retour au présent, dilue les frontières entre auteur et narrateur, réalité et fiction, pour décrypter dans la réalité urbaine chaotique de Rio de Janeiro les traces de l'histoire d'une Nation qui, en étalant les signes évidents de la suprématie occidentale, démasquent le discours

mystificateur d'une nation métisse. La rencontre avec des Indiens guarani, confinés dans une réserve de la lointaine périphérie, dénonce les processus « d'extermination, de déterritorialisation et d'assimilation » auxquels ils sont confrontés au terme de longues batailles de cabinets (OLIVIERI-GODET, 2015, p. 202). La réécriture de l'histoire qui, comme le souligne Rita Olivieri-Godet, valorise l'interaction des diversités culturelles est ici porteuse d'un projet identitaire inclusif pour la Nation.

Le dernier chapitre intitulé « L'altérité amérindienne dans les méandres du mythe et de l'histoire » s'attache à l'œuvre de Milton Hatoum, *Orfãos do Eldorado* (2008). Le récit explore diverses formes d'interaction avec l'Autre, et la prise en compte de la dimension subjective qui donne à l'œuvre une dimension universelle. L'auteur y aborde la question des relations interculturelles à partir de deux mythes : la Cité enchantée et l'Eldorado. Histoire et mythe se

croisent pour composer le drame personnel d'un narrateur et reconstituer une mémoire familiale. Le roman dialogue avec de nombreux textes écrits sur l'Amazonie et avec la tradition classique, pour évoquer l'errance, la déambulation et la recherche inutile d'un impossible ailleurs. La trajectoire d'Arminto forge une vision désenchantée et pessimiste du monde amazonien où le rêve se transforme en cauchemar. La décadence du peuple amérindien est décrite dans les destinées féminines, soumises à diverses formes d'oppression. Le roman développe une perception dysphorique de l'espace et dénonce l'image trompeuse d'un paradis qui cache un univers en décomposition. Rita Olivieri-Godet démontre que la littérature n'est pas conçue ici comme un refuge protecteur, mais qu'elle rend compte de la complexité de la vie. Elle souligne le fait que l'auteur refuse la conception du métissage comme vision réconciliatrice et postule l'urgence de créer un

« lieu habitable », permettant une cohabitation démocratique et non-hiérarchique des peuples et des cultures au sein de l'espace national, comme le suggère le sociologue de la culture Simon Harel (HAREL *apud* OLIVIERI-GODET, 2015, p. 6).

Au terme de ces analyses éclairantes, la perception des représentations de l'altérité amérindienne dans la fiction contemporaine des Amériques apparaît dans toute sa passionnante complexité, composée de multiples facettes, ethniques, culturelles et de genre. En faisant exploser les frontières traditionnelles, inscrites dans un rapport historique de domination, elles relisent le passé et investissent de nouveaux possibles grâce aux ressources de l'imaginaire. L'espace narratif se transforme ainsi en un vaste champ d'expérimentation et de débat qui préfigure la rencontre à venir.

### Note

<sup>1</sup> Maître de Conférences, Université de la Sorbonne-Nouvelle – Paris 3. Paris, França. E-mail : brigitte.thierion@free.fr.